

INOUE Areno

L'ODE AU CHOU SAUTÉ

Roman traduit du japonais
par Patrick Honnoré



Éditions Picquier



Le Banquet

Collection dirigée par
RYÔKO SEKIGUCHI

La collection Le Banquet réunit des œuvres japonaises inédites où la nourriture occupe une place centrale, celle du plat de résistance.

Car la cuisine n'est pas un sujet mineur de la création littéraire et ce serait une erreur de restreindre son territoire à un périmètre bien délimité : femmes, famille, partage, bonheur...

La nourriture est tout à fait pertinente pour parler du désespoir, des inégalités, de l'injustice ou d'un monde futur, elle est même indispensable.

Aujourd'hui plus que jamais, avec une nouvelle conscience envers le vivant, nous souhaitons créer une autre relation avec ce qui nous entoure et ce qui nous nourrit. Tisser des histoires de nourriture, c'est parler de notre façon d'être au monde.

Il est temps de se retrouver autour de la grande table fédératrice de la littérature pour goûter au repas de la vie. Le Banquet fera naître en vous un savoureux espoir.

RYÔKO SEKIGUCHI

RIZ NOUVEAU

Trois marmites étaient en train d'étuver leur double litre de riz chacune. Trois énormes autocuiseurs.

Ikuko les surveillait de près. Comme si elles étaient sur le point de parler.

Parfois, il lui arrivait presque de les entendre. Et que je te glougloute. Que je te susurre. Mais pas toujours. Parfois, elle n'entendait rien. Si elle n'entend rien, c'est qu'elle n'a pas envie d'entendre, sans doute. Dans tous les cas, histoire de ne pas les surveiller de trop près non plus, de leur laisser un peu de bride sur le cou, elle souleva le couvercle. Celui de la première marmite, pour commencer. Elle se trouva instantanément environnée de la vapeur vigoureuse du riz.

L'odeur lourde et sucrée du riz cuit. Une odeur pleine de nostalgie, de tendresse. De tristesse aussi, mais à quoi bon penser trop fort aux choses tristes ? Alors, avec un soupir sonore, elle dit : « Mmm, quelle bonne odeur... » Cela avait du moins le mérite de remettre les pensées inutiles à leur place.

— Qu'est-ce que c'est que ce rôle sensuel que tu nous fais, dis ?

Dos à dos avec elle, Kôko, qui prélevait les légumes de la poêle pour les disposer dans les caissons en inox, éclate de rire. Un rire légèrement éraillé, qui donne l'impression de sortir d'une bulle de manga. Ha ha ha ha.

— Pas vrai que c'était sensuel ?

Kôko demande confirmation à Matsuko, qui est en train d'astiquer le comptoir-présentoir en verre de la boutique. Elle n'obtient aucune réponse, bien sûr. De son côté, Ikuko pense que bon, ça va, ce n'est pas la peine d'en faire tout un plat, mais Kôko ne lâche pas le morceau.

— Pas vrai, Matsuko ? Tu as entendu ? répète-t-elle un ton au-dessus. Hé ! Matsuko ! Je te cause !

— Oui, c'est bon, quoi, tu nous casses les oreilles ! renvoie Matsuko.

Tiens, ce matin, elle ne se contente pas de renvoyer de la voix. Elle se retourne pour de bon.

— Sensuel, sensuel... Qu'est-ce qui te prend ? Tu as le feu aux fesses, de bon matin ? Tu n'as que ça en tête, ma parole !

— Le feu aux... Ah ouais.

Kôko fait face à l'attaque en roulant de grands yeux faussement consternés. Elle est aux anges, à vrai dire.

— Bah, tant qu'à partir en surchauffe, vaut mieux ça que la tête, c'est plus près du bonheur. Une vieille en chaleur, pourquoi pas ? Tiens, je crois que c'est l'objectif que je vais me donner pour mes vieux jours...

— Ce n'est plus un objectif, vu que tu y es déjà.

— Ha ha ha ha!

Kôko a soixante et un ans. Petite, bien en chair, généralement vêtue de vêtements à motifs voyants. Le genre marqué dessus « souvenir d'Hawaii », se dit souvent Ikuko. Matsuko, elle, n'a encore *que* soixante ans, les cheveux courts et très noirs, pas « à la garçonne », non, comme un garçon, carrément, plaqués sur le crâne. Vêtements simples et passe-partout, une taiseuse, qui lui rappelle facilement les petits *jizô* de pierre dans les offertoires au bord des chemins, à la campagne.

Pour sa part, Ikuko n'a aucune idée de comment les deux autres la voient, mais une chose est sûre, elle se gardera bien d'intervenir. Dans ce genre de situation, ajouter son grain de sel sous prétexte de jouer les diplomates revient toujours à mettre de l'huile sur le feu. De toute façon, ces échauffourées sont quotidiennes, ce n'est pas la peine de les prendre au sérieux, elle a l'habitude. D'ailleurs, c'est facile :

— Dites, le riz aux champignons, on avait dit combien, déjà ?

— Vingt portions!

Et voilà. Cette fois, Kôko et Matsuko ont répondu à l'unisson : sujet clos.

Le riz aux champignons, ce sont trois sortes de champignons, des *shimeji*, des shiitakés et des pleurotes *eryngii*, sautés à la poêle avec un peu de parures de bœuf, assaisonnés avec une rasade de shôyu et une

autre de mirin. Une noisette de beurre là-dessus, avant de les mélanger avec un bol de riz cuit. Une pincée de ciboule finement coupée saupoudrée directement sur la barquette avant de fermer. C'est plus savoureux que les champignons cuits directement dans le riz et moins gras que le riz sauté. Il y a toujours un plat de riz mélangé à quelque chose au menu, à côté du riz blanc, et jamais deux jours de suite le même. Et le succès est là, mieux vaut prévoir large.

A l'ardoise aujourd'hui, à part ça, on a, hum... aubergines frites et bouillon, bœuf pommes de terre aux champignons, saumon d'automne en escabèche, poulet vapeur et feuilles de moutarde-épinard en sauce à la prune, jambon et pommes sautées en persillade; pour les salades: chou chinois émincé, tranches de pommes, dés d'emmental et noix, et l'autre c'est patates douces et saucisses, vinaigrette au curry. Sans compter les standards: algues *hijiki* braisées, croquettes panées et deux ou trois sortes de légumes en saumure légère. Au total, une carte de onze plats. On s'y met à six heures du matin, et à onze heures, tous les plats sont en présentation sous la vitre.

C'est le concept classique du *sôzaiya*, le traiteur de cuisine familiale à emporter. Et la boutique s'appelle « La Maison de Coco ».

Coco, c'est le petit nom d'amour de Kôko. Plus exactement, si l'on en croit la principale intéressée, c'est comme ça que ses hommes finissent par l'appeler.

Et ça doit être vrai, quelque part. Si la boutique s'appelle comme ça, ce n'est tout de même pas pour

rien. Puisque, sur le papier du moins, Kôko est la patronne, et Matsuko et Ikuko les employées.

A l'origine, Kôko et une autre femme s'étaient associées pour acheter et se lancer dans le commerce. Pour une raison quelconque, l'associée s'est ensuite retirée de l'affaire. Matsuko, employée depuis les tout débuts, est restée. Ikuko est venue compléter l'équipe et depuis lors ça n'a plus bougé.

Ce n'est pas un grand quartier, seul l'omnibus de la ligne privée qui le traverse s'y arrête. Mais la rue commerçante est animée. C'est là que se trouve La Maison de Coco.

Le quartier n'est pas grand, c'est vrai, mais on n'est qu'à dix minutes de Shibuya, et l'effet de proximité jouant, la rue commerçante accueille un certain nombre d'officines et de réserves des boutiques plus près du centre. Derrière, dans le quartier résidentiel, qui commence à présenter une jolie patine, on trouve de-ci de-là quelques appartements de charme – Ikuko habite l'un d'eux – et on croise à peu près jeunes et personnes âgées en proportions égales. Pas du tout le pire environnement pour un *sôzaiya*, se dit Ikuko. Ça marche assez bien pour La Maison de Coco, d'ailleurs. Quand on lui demande pourquoi elle a choisi cet endroit pour s'installer, Kôko joue les esthètes et répond, « parce que je trouvais que le quartier avait une bonne odeur ». En réalité, cela dénote surtout un sens du commerce plus aiguë qu'elle ne veut le laisser paraître.

Le bâtiment, une structure en bois de plain-pied constituée de quatre locaux mitoyens, porte

officiellement le nom emphatiquement bouddhique de Super-Monju. Il abrite, de la gauche vers la droite, un snack-bar, un marchand de tôfu, un magasin de petit électroménager et La Maison de Coco. La devanture ne fait pas deux mètres de large, mais ça s'élargit au fur et à mesure et tout au fond la cuisine est relativement spacieuse. C'est Kôko et sa partenaire de l'époque qui ont peint les murs en vert, paraît-il.

Depuis le mois dernier, une coupure de presse qui vante La Maison de Coco est affichée à côté du menu du jour. Enfin, une coupure de la revue municipale consacrée aux commerçants du quartier, pour être exact. Photo d'un plat, photo des Trois Grâces tout sourire alignées derrière le présentoir de verre. *Vous venez? On vous attend! On y va! La gentillesse et le courage de la cuisine de maman*, dit le titre, inénarrable.

La rédactrice avait aimé. Kôko avait répondu à toutes ses questions, y compris celles qu'elle ne lui avait pas posées, pour lui donner les éléments de langage propres à publier un article tip-top consacré à La Maison de Coco :

Moi, c'est Kôko. Elle, c'est Matsuko. Et elle, c'est Ikuko. Vous avez compris?

Euh, non, ça ne sautait pas aux yeux. La journaliste, une jeune femme à l'air moyennement motivé, avait incliné la tête sur le côté d'un air dubitatif. Kôko lui avait mis les points sur les i.

C'est pourtant simple. Kôko égale « Vous venez ». Matsuko égale *matsu* égale « On vous attend ». Ikuko égale *iku* égale « On y va ». Vous venez? On vous

attend! On y va! Bon, d'accord, pour passer de Kôko à « Vous venez », il faut un peu tirer sur la ficelle, mais quand même, ce n'est pas le trio du destin, ça? Ha ha ha ha.

A vrai dire, pour les appeler le trio du destin, il fallait vraiment tirer fort sur la ficelle. Ikuko se souvient quand elle est passée à La Maison de Coco, il y a trois mois. Ce n'était pas la première fois. Elle peut les compter. C'était la huitième. Elle avait emménagé dans le quartier depuis un mois quand elle avait trouvé cette boutique de plats familiaux. Elle y était revenue tous les jours, y compris le dimanche, où elle était restée toute bête devant le carton *Fermeture hebdomadaire* suspendu au rideau de fer baissé. Le huitième jour, donc, elle avait pris les concombres cassés au maillet, les calmars et pignons de pin en sauce piquante, le mijoté d'algues *kombu* et shiitakés et le chinchard pané. Quand soudain...

Cela faisait mille trente yens. Elle avait donné mille cinquante. Puis elle était restée figée, les vingt yens de monnaie sur sa main tendue.

— Je vous ai bien rendu vingt yens, je crois, avait dit Matsuko d'un air surpris.

— Oui, oui, avait confirmé Ikuko. Euh, je... je voudrais postuler.

— Pardon? Vous voulez dire, postuler à l'annonce? Matsuko avait froncé les sourcils.

— Oui.

Depuis huit jours qu'elle venait, l'annonce rédigée d'une écriture exagérément ronde au feutre deux

couleurs à côté du présentoir de verre lui faisait de l'œil.

Coco recherche une employée! Vous avez envie de travailler dans la joie avec nous? N'hésitez pas à vous adresser au personnel.

Matsuko – enfin, bien sûr, à ce moment-là elle ne savait pas encore qu'elle s'appelait Matsuko, pour elle c'était encore « la moins sympa des deux femmes d'à peu près mon âge qui tiennent cette boutique » – Matsuko l'avait alors inspectée de la tête aux pieds. Et plus elle inspectait, plus son regard se faisait maussade. Une sorte de « hum » était même sorti de ses lèvres. Hé! Il y a quelqu'un qui vient pour l'annonce...

A l'évidence, elle n'allait pas faire l'affaire. Lors de « l'entretien d'embauche » qui avait immédiatement suivi dans la cuisine, le message et l'atmosphère pesante disaient clairement: « On vous écrira. »

Pour tout dire, Ikuko s'était même demandé si elles cherchaient réellement quelqu'un ou si elles avaient juste accroché cette annonce pour assouvir leur plaisir sadique de torturer les âmes innocentes qui commettaient l'erreur de se présenter.

Kôko, en tout cas, s'était montrée beaucoup plus avenante que Matsuko. Elle l'avait submergée d'un flot de paroles sur tout ce qui pouvait avoir le moins de rapport possible avec le sujet.

C'est joli, la couleur de votre corsage...

Et vous habitez où? Le deuxième district? Ah mais alors vous connaissez peut-être Mme XYZ?

D'ailleurs, vous savez, Mme XYZ est la première épouse de M. KWQ, mais si, l'acteur...

Pendant tout ce temps, Matsuko la lorgnait comme un chat de gouttière rôdant autour de restes.

Elle avait cru bien faire en venant huit jours de suite comme cliente avant d'officialiser sa demande, peut-être était-ce une erreur ?

Le pire, ç'avait été quand elle avait benoîtement avoué qu'elle n'avait jamais travaillé dans le secteur de la restauration.

Hum... Pfff... Peuh... Ikuko avait cessé de compter les onomatopées de mépris caractérisé qui sortaient des lèvres de Matsuko.

Y en a qui croient qu'il suffit d'aimer faire la cuisine... Je suis désolée mais on ne peut rien en tirer de celles-là. Parce que c'est vrai, la cuisine professionnelle, ça n'a rien à voir avec la cuisine amateur, il faut quand même se mettre ça dans la tête. Celles qui croient que travailler, c'est la même chose que mijoter de bons petits plats à son mari... si tu veux le fond de ma pensée, *elles* nous font perdre notre temps...

Matsuko n'était peut-être pas positivement agréable avec les clientes, du moins leur parlait-elle dans le strict respect de la politesse de base, merci madame, ça fait mille trente yens, s'il vous plaît. Rien à dire de ce côté-là. Mais sa façon de basculer sur un tout autre registre à peine Ikuko avait-elle eu le malheur de laisser voir qu'elle était intéressée par l'éventualité de se faire engager, c'était presque une leçon. Ikuko avait l'impression d'ouvrir les yeux pour la première fois sur la dure réalité de la vie

sociale. Elle en prenait plein la tête, au point de se sentir légèrement blessée, mais ne trouvait rien à répliquer, Matsuko avait évidemment raison.

J'ai compris. Je suis désolée du dérangement, essayait-elle de placer, avant de saluer et de s'en aller.

Or, pendant qu'elle cherchait ses mots et ne les trouvait pas, Kôko, agitant nonchalamment la demi-feuille de papier sur laquelle elle lui avait demandé d'écrire à la va-vite son « curriculum vitæ » – nom, prénom, adresse, âge, expérience professionnelle (néant) – se redressa soudain et, des étoiles plein les yeux, s'écria :

— Non ? Tu t'appelles Ikuko ?

Quatorze heures trente. L'heure de pointe est passée, le restaurant est plus tranquille.

On a posé la sonnette avec le carton *Pour vous faire servir, sonnez ici* sur le présentoir.

Les trois femmes se retirent en cuisine pour déjeuner. Chacune tire un tabouret autour des caissons au bain-marie et se prépare une assiette avec du riz pioché directement dans l'autocuiseur et ce qui lui fait envie parmi les accompagnements qui restent.

— Moi, je trouve que notre riz est excellent. Vous n'êtes pas d'accord ? dit Kôko en toute modestie. C'est vrai, quoi ! Même froid, il est bon.

— Il n'est pas froid, qu'est-ce que tu racontes ? dit Matsuko.

— Je veux dire, il serait froid qu'il serait quand même bon. Moi, je ne congèle rien. Je n'ai pas envie de manger du réchauffé au micro-ondes. Je préfère le

manger tel quel, même de la veille. Avec une soupe miso bien chaude. Et c'est parfait, moi je dis! A condition que le riz soit excellent.

— Tu essaies de nous dire que tu as été élevée au riz de luxe, c'est ça?

— Ha ha ha ha! Non mais tu l'as entendue, Iku-chan?

— En tout cas, c'est vrai qu'il est excellent, répond Ikuko en avalant une grosse bouchée de riz, à titre de preuve.

C'est vrai qu'il est bon, le riz de La Maison de Coco. Kôko a des accointances avec un négociant en riz qui prend son métier à cœur, il lui sélectionne un riz qui ne fait pas partie des labels les plus connus mais possède un caractère tout à fait remarquable. Un riz de snob, ne manque pas de rappeler ironiquement Matsuko de temps à autre, surtout en comparaison du prix des plats au menu. Mais Kôko n'en démordra pas: « Le riz, c'est fondamental. » D'ailleurs, c'est juste pour dire. Sur le principe, Matsuko pense la même chose.

Le riz cuit de ce matin est chaud à cœur, celui qui refroidit dans le baquet en bois dégage une odeur appétissante. Et cette très légère fragrance de réséda? Il doit y en avoir un en fleur dans le quartier. L'été est définitivement achevé. Un petit vent frisquet s'imisce par la devanture ouverte jusque dans la cuisine.

Ah, je connais ça!

Une sensation vient frapper Ikuko. Du riz bien chaud, le parfum du réséda, une conversation futile qui diffuse à ses côtés.

Pour stopper le flot de souvenirs qui l'assaillent à lui donner le vertige, elle laisse échapper un gémissement de plaisir.

Kôko ne sait pas laisser passer une impression sans réagir.

— Rôôh, Iku-chan, encore? Tu sais quoi, ton gémissement, ça fait remonter un souvenir. Mais pas du tout ce que vous pensez, voyons. Matsuko, tu as déjà vu une baleine?

Du point de vue de l'âge, Ikuko est la plus âgée des trois, mais Kôko l'appelle Iku-chan, alors qu'elle appelle Matsuko, pourtant la plus jeune, Matsuko tout court. Ikuko les appelle poliment toutes deux Kôko-san et Matsuko-san. Matsuko, elle, n'appelle personne par son prénom. C'est plutôt « Hé! », « Tiens, » ou « Dis donc ».

— Bien sûr. Le ragoût Yamato-ni, c'était de la baleine, dans le temps. On faisait du petit salé de baleine aussi. Je n'ai jamais aimé ça, d'ailleurs.

— Ah, quand même, l'*obaïke*, c'est délicieux. Avec une sauce miso-vinaigre. Mais de toute façon, je ne te parle pas de baleine à manger, je veux dire une baleine en vrai. Tu as déjà fait du whale watching?

— Bien sûr que non, quelle idée.

— Moi, je suis allée jusqu'au Canada pour en voir. Qu'est-ce que c'est mignon! Elles s'approchent tout près du bateau, et puis elles envoient leur jet d'eau tout à coup, on s'est retrouvés tout trempés. Mais ça fait tellement de bien, ah! Derrière moi, Haku était aux anges. C'est érotique! il disait.

— Donc c'est bien ce que tu t'imaginais qu'on pensait, en fin de compte.

— Ha ha ha! Exactement! fait Kôko, l'air de trouver cela très drôle.

Haku, « Blanc », c'est le surnom de l'ancien mari de Kôko, M. Shiroyama, c'est-à-dire M. « Blanche-Montagne ». Ils ne sont plus ensemble, mais ce n'est pas la mort qui les a séparés, non, c'est un divorce. Même Ikuko le sait, c'est bien simple, Kôko n'arrête pas d'en parler.

Ceci dit, madame va faire du *whale watching* au Canada, s'il vous plaît, se dit Ikuko. Ce M. Haku est jardinier paysagiste, paraît-il. Aller faire du *whale watching* au Canada n'est pas exactement le genre de loisir que vous attendez de la part d'un jardinier traditionnel. Quelle vie menaient-ils, ces deux-là? Kôko n'arrête pas de parler d'elle toute la journée, mais en fin de compte Ikuko en sait très peu sur elle, c'est du moins l'impression qu'elle a. Enfin, pas plus que sur Matsuko dont elle sait juste qu'elle n'a jamais été mariée. D'ailleurs, elle-même ne laisse pas percer grand-chose de sa vie privée. Elle a dit que son mari était décédé, et c'est tout.

Ah, la sonnette. Mais pas celle de la rue, celle de la porte de derrière, celle des livraisons. Le marchand de riz, peut-être bien, s'écrie Kôko. Ce n'est pas impossible, renchérit Matsuko. Aucune des deux ne fait le moindre geste. C'est donc à Ikuko d'aller ouvrir. Elle se lève, ouvre la porte. C'est un jeune qu'elle n'a jamais vu.

— 'Jour!

Un grand mince qui se plie en deux pour saluer. Tee-shirt blanc, jean fatigué, un blouson kaki genre pilote d'avion. Ikuko lève de grands yeux ronds.

— C'est le riz. Kotobuki, le riz. Je suis votre nouveau livreur à compter d'aujourd'hui.

— Ah, ah oui. Le riz...

Les choses étant devenues plus claires, Ikuko devrait prendre possession du sac de riz que le livreur a déposé dans un coin, c'est-à-dire lui signer le bordereau de livraison, mais ses jambes ont une sorte de vacillement, elle se retourne comme pour demander de l'aide. Kôko et Matsuko ont dû avoir un pressentiment, elles sont déjà debout.

— Un nouveau livreur de chez Kotobuki? Quelle surprise! s'exclame Kôko d'une voix forte, en esquissant un pas de danse. Beau gosse, hein...

Elle cherche l'approbation des deux autres.

Ikuko la lui donne sans rechigner en agitant vigoureusement le menton de haut en bas.

— Le riz nouveau? demande Matsuko.

— Oui. Je m'appelle Kasuga Susumu. Enchanté...
La voix claire et nette.

S'ensuit un long silence.

Les trois femmes de La Maison de Coco échangent un regard, puis Matsuko s'éclaircit la voix.

— Non, je voulais dire, j'avais cru comprendre qu'à partir d'aujourd'hui, c'était le riz nouveau. Je ne parlais pas de toi. Du riz.

C'est ce qui s'appelle casser l'ambiance. Ah bon! Le jeune éclate de rire sans arrière-pensée.

— C'est exact. Aujourd'hui, première livraison du riz nouveau. Le riz nouveau de Kotobuki vous est livré par le riz nouveau de chez Kotobuki!

— Oh, mais drôle, en plus! Le riz nouveau par le riz nouveau, trop bon! Ha ha ha ha, rit Kôko.

Matsuko n'est pas en reste.

Seule Ikuko semble partie sur autre chose.

— Kasuga Susumu, dis-tu?

Le jeune, tout sourire:

— C'est ça, oui... Kasuga, comme « Jour de printemps » et Susumu comme « Droit devant ».

— Ah oui. Susumu comme « Droit devant »...

— Exact. Susumu comme « Droit devant », répète le jeune, légèrement intrigué.

Ikuko se retourne pour étouffer un rire.

— Ben quoi? demande Matsuko en la suivant des yeux.

— Ha ha ha ha ha!

Kôko hurle de rire, et cette fois, aucun doute, ce n'est plus une esquisse mais un vrai pas de danse.

La Maison de Coco ferme à huit heures et demie. Le temps de faire la caisse et de tout nettoyer, il est dans les dix heures quand elles ferment la boutique.

On va passer un moment chez Arashi, « La Tempête », le snack-bar trois portes plus loin, disent Kôko et Matsuko. Ikuko les quitte donc devant la boutique et rentre seule chez elle.

Elles font la paire, ces deux-là, se dit Ikuko. La jovialité exagérée de Kôko et la mauvaise humeur

gratuite de Matsuko se répondent à merveille mais ne laissent rien augurer d'une relation en dehors du travail. Or, un soir sur deux, elles vont ensemble boire à La Tempête. Que peuvent-elles bien se raconter jusqu'à minuit, côte à côte sur leur perchoir – vu qu'il n'y a qu'un comptoir à La Tempête ?

Iku-chan, tu devrais venir de temps en temps, toi aussi. Même si tu ne bois pas d'alcool, tu peux prendre un jus d'orange ou un Coca.

Kôko lui a plusieurs fois fait des avances, mais Ikuko a toujours refusé.

Le réséda sent encore plus fort que dans la journée, une odeur entêtante comme un alcool, précisément, tandis qu'elle monte la côte d'un bon pas.

A peine sortie de la rue commerçante, dès le premier carrefour c'est le quartier résidentiel, silencieux, avec ses nombreuses maisons anciennes à la végétation d'une densité telle qu'aucune lumière ni aucune conversation, ou si peu, ne percent à l'extérieur. Elle dépasse la maison, petite mais charmante, où Kôko vit seule, puis le bâtiment en bois où Matsuko loue un appartement, avant d'arriver chez elle, en une quinzaine de minutes environ.

Six foyers sur deux étages, un appartement cuisine salle à manger chambre tout ce qu'il y a d'ordinaire. Encore assez récent pour que la robinetterie soit belle, sans être agressivement brillante comme elle l'est souvent dans les appartements neufs. C'est ce qui lui a plu de prime abord quand elle s'est installée. Bien qu'elle ne se soit découvert ce goût-là que plus tard.

Sur le coup, c'était juste que le montant du loyer lui convenait. Pour être franche, elle était sur le point de se décider pour un autre appartement qu'elle venait de visiter, et c'était l'agent immobilier qui avait tiqué en la voyant. Laissez-moi vous en montrer un autre, lui avait-il dit. Ce second appartement à voir, c'était celui-ci. Ce qui l'avait décidée, finalement, c'était la fenêtre au nord qui donnait sur le parc.

Ikuko jette un coup d'œil vers le parc. Elle laisse toujours une chaise à côté de la fenêtre. Elle s'assoit, sort une canette de bière du frigo à côté d'elle et la boit.

La nuit, le parc est plongé dans le noir. Il a une drôle de touche pour un parc. On dirait une parcelle qui aurait échappé au promoteur après les travaux de terrassement pour viabiliser le quartier et dont on aurait finalement décidé de faire un jardin public, sans plus de raison que ça, pour ne pas la laisser en friche. Pas le moindre accessoire de jeux pour enfants. Juste un banc, un seul, posé là au milieu de la pelouse. A côté du banc, un lampadaire, qui envoie un rond de lumière pâlotte et infiniment triste.

Elle est censée avoir choisi cet appartement pour ce coin de verdure, mais ce n'est pour ainsi dire que la nuit qu'elle regarde le parc. Chaque fois qu'elle profite du fait qu'officiellement elle ne boit pas d'alcool pour rentrer chez elle et boire quand même, mais seule, c'est ici qu'elle s'installe, devant la fenêtre sur le parc.

La première canette de 35 cl n'a pas duré longtemps. Elle en sort une seconde du frigo. Elle en avale trois grosses gorgées. Puis elle a un petit

rire. Le coup du « riz nouveau » de tout à l'heure qui lui revient.

Quand Kôko lui a expliqué ce qu'elle trouvait de si drôle à son nom, Kasuga Susumu a hoché la tête. Ah, je vois... a-t-il dit. En fait, il n'avait pas l'air de voir grand-chose. Ni même celui d'avoir entendu la moitié des explications empressées de Kôko. Ou alors il avait bien entendu, mais ça le laissait froid. Du genre, oui, et alors?

Eh bien, moi, c'est Kôko. Elle, c'est Matsuko. Et elle, Ikuko. Kôko, Matsu, Iku. Vous venez? On vous attend! On y va! Et toi, c'est Susumu, Droit devant! Quinte flush royale, non?

Le souvenir de l'explication de Kôko la fait de nouveau sourire. Quinte flush royale. Elle a de ces trouvailles... Surtout qu'il n'y a pas le compte, mais bon.

Elle ne s'arrête plus. Me voilà soûle, maintenant... se dit-elle. Je ne tiens pas bien l'alcool, de toute façon. Sa troisième canette en main, elle va dans sa chambre, une pièce de six tatamis.

Le futon étant encore dans le placard, la chambre n'est occupée que par une petite bibliothèque, un petit radiateur électrique et deux coussins plats. La housse des coussins est en laine matelassée aux motifs de couleur. Ça lui a pris, un jour, elle a brodé ces housses sans quasiment sortir de chez elle pendant une semaine. C'était sa période travaux manuels. Après, il y a eu la période où elle n'avait plus aucune envie de se faire à manger et où elle ne mangeait que des plats

tout prêts (sa période plats en barquettes, dite aussi période Maison de Coco). Et puis maintenant. C'est sa période quoi, maintenant? se demande-t-elle. De nouveau ça la fait rire.

La deuxième étagère de la bibliothèque en partant du bas ne contient pas de livres. Sur un chemin de table brodé – autre création de sa période travaux manuels – elle a disposé deux photos encadrées. Celle dans un cadre en bois est une photo de Shunsuke, son mari. L'autre cadre, plus petit, en métal, contient une photo de son fils Sô. Sô est mort à deux ans. Et Shunsuke trente-quatre ans plus tard, il y a six mois.

Un gobelet en verre soufflé est posé à côté de chacune des photographies. Ikuko leur verse un peu de bière. Ce qui termine la canette. Elle retourne à la cuisine pour en prendre une quatrième.

A la vôtre! dit-elle en levant sa canette devant les deux photographies.

A la gaieté exagérée qui colore sa voix, elle sait qu'elle est déjà un peu pompette. C'est la seule chose qui l'empêche de craquer. La bière, c'est peut-être un peu tôt pour le bambin de deux ans tout sourire dans son bonnet tricoté, mais de ce côté-ci de la réalité, il serait un homme dans la force de l'âge, alors il a bien le droit. Ça ne rate pas, c'est toujours cette idée qui lui vient.

Quelle tête aurait-il aujourd'hui, cet homme dans la force de l'âge? Elle ne s'est jamais posé la question, mais aujourd'hui, pour la première fois, une vague image lui apparaît. Celle de Kasuga Susumu, le « riz nouveau ».

Oui, repensons-y encore un peu. Aujourd'hui, dès le premier regard, quand elle l'a vu, une pensée l'a submergée. C'est lui, c'est Sô! Combien de fois a-t-elle cherché le visage de Sô dans celui d'individus qu'elle croisait? Mais c'est la première fois que l'appel lui vient d'en face.

Ikuko tire le petit tiroir tout en bas de la bibliothèque et en sort un cure-oreille en métal. Elle a essayé toutes sortes d'objets, elle n'en a pas trouvé qui produise de meilleur son que celui-là. Elle en donne un petit coup sur le verre de Sô, *tchin!* puis sur celui de son mari, *tchin!* puis sur sa canette de bière à elle, *tchof!*

Puis elle chante. Bien en rythme. En général, elle chante le premier air qui lui passe par la tête. Aujourd'hui, c'est la *Chanson du riz nouveau*.